

DJINNS

CHAPITRE PREMIER

Algérie – 1957
6 novembre – 17 H 35

Le soleil était encore haut, arrosant de plomb fondu les collines arides sur lesquelles ne poussait que l'alfa soulevé parfois en grosse touffes par le vent du désert qui les promenait au hasard, jusqu'à ce qu'elles se bloquent entre deux rochers.

Le Sikorski approchait, rotor au ralenti, brassant un air trop épais. Il descendit lentement, soulevant un nuage de poussière rougeâtre qui voila le soleil. Une dizaine d'hommes sautèrent de l'appareil alors qu'il se trouvait encore à un mètre du sol, filèrent en se courbant vers le PC du colonel.

Un peu plus loin, des légionnaires étalaient les armes récupérées en cherchant à en faire des lots homogènes. Les photographes mitraillèrent, flashant à mort, tandis que le caméraman du service cinématographique des armées choisissait l'objectif de sa Beaulieu.

Les journalistes privilégiés qu'on avait amenés sur le site entouraient maintenant le colonel, un homme d'une cinquantaine d'années, sec comme une branche d'olivier, un petit foulard aux couleurs du régiment noué autour du cou, la chemise en toile camouflée largement ouverte sur son torse tanné par des mois, des années peut-être de vie au grand air. Il portait son arme de service, un Mac 50, dans un holster de poitrine et il avait le béret vert porté bas sur le front, certainement deux tailles au-dessous. . « Une gueule », disaient les photographes.

— Alors mon colonel ?

— La katiba a perdu la moitié de son effectif...

— Et son chef ?

— Si Hamda a été tué lors de l'engagement.

— Si Hamda est mort !

Le colonel eut un sourire fatigué en même temps qu'une lueur presque mélancolique traversait son regard. Il était partagé entre l'exaltation de la victoire et une déception amère qui le privait désormais de son vieil adversaire. Maintenant, pour lui, rien ne serait plus comme avant. Il allait devoir se réinventer un ennemi personnel, un partenaire au jeu de la mort.

— Combien de salopards au tapis, insista le journaliste tandis que les photographes tiraient le portrait du chef rebelle maintenant inoffensif.

— Paraît que c'était un ancien juteux des tirailleurs.

— Ca prouve qu'on a pas fini because des juteux de tirailleurs, on en a encore quelques uns dans la nature.

Des photographes intriguaient auprès du pilote du Sikorski pour retourner à Alger avant le coucher du soleil, filer au bar de l'Aletti vendre le portrait mortuaire à l'un des grands reporters qui racontaient la pacification en s'envoyant de grands verres d'alcool glacé.

— Combien de salopards au tapis ? répéta le journaliste tête.

— Soixante-trois, répondit le capitaine chargé des relations avec la presse... Et pas loin d'une trentaine de prisonniers déjà expédiés à l'arrière... Environ une centaine d'armes récupérées... Toujours moins d'armes que d'hommes, ces fumiers préférèrent abandonner leurs blessés que leurs flingues !

— Du matériel russe, mon capitaine ?

— Tchèque surtout... Puis, un peu de tout, même des Mas 36 qui viennent de chez nous, sans doute des supplétifs déserteurs.

Fanion regarda d'un air malheureux le corps sans vie sur lequel il était assis.

— Pourquoi que t'es venu ici ? lui demanda-t-il à haute voix... T'étais pas heureux à garder tes moutons, peinard, à bouffer ton couscous et à tirer ta fatma ?

— C'est pas notre affaire, lui répondit Gomez en tendant son paquet de « troupes »... Sûr, c'est pas notre affaire !

Fanion haussa les épaules. Il alluma une cigarette. Gomez avait certainement raison, comme ce berger qui avait eu le tord de passer aux rebelles pour venir se faire tuer un après-midi d'hiver sur cette putain de colline battue par un vent qui leur desséchait la gorge.

Solinas et Kurt revenaient avec des cannettes de bière tiède. L'équipe, les quatre mousquetaires de la 3^{ème} compagnie. Deux ans qu'ils crapahutaient ensemble ; sergent Kurt Warner et ses trois compagnons, venus d'Italie, d'Espagne et de France bien que Fanion se soit fait passer pour luxembourgeois pour être admis ans la légion, deux ans qu'ils traquaient les Fels, accrochant parfois une katiba, le plus souvent de petits groupes mais retrouvant toujours les mêmes ennemis quelques semaines plus tard.

— Lève ton cul, dit l'Allemand à Fanion.

— Pourquoi, j'ai pas le droit de me reposer ?

— T'as pas le droit de t'asseoir sur un mec...

— Il est clamsé, ça lui en touche pas une !

— A moi, ça me les dérange et, pour toi, c'est ça qui est important... Alors, tu lèves ton cul !

Fanion abandonna son siège en haussant les épaules. Il dévisagea le sergent. C'était bien du Boche, le guerrier respectueux de l'adversaire au tapis. Enfin, maintenant, parce que pendant la dernière guerre mondiale, la vraie, on ne pouvait pas dire que ses prédécesseurs avaient toujours fait dans la dentelle. Kurt Werner y avait d'ailleurs commencé sa carrière à moins de quinze ans sur un 88 de la Flack. Moins d'un mois plus tard, il se retrouvait prisonnier des Englishs. Ceux-ci étaient compréhensifs pour les jeunes de son espèce. Libéré, il était retourné à Berlin pour y apprendre que le reste de sa famille n'avait pas eu sa chance. Alors, il avait remplié chez les Français, pour voir du pays, l'Orient, la lointaine... Maintenant, il se tannait la peau au vent de sable.

Il distribua les cannettes de bière.

Là-bas, les journalistes en étaient au scotch, une boisson que les puristes boivent sans glace.

17 H 50

Les poumons en feu, il courait depuis des heures sur des sentiers parsemés de silex qui avaient entaillé ses pieds nus. Il courait comme ça, ne s'arrêtant parfois que pour reprendre son souffle. Il courait sans arrêt, sans se retourner car il savait que, cette fois, il n'échapperait pas au destin si son regard croisait à nouveau l'horreur.

Alors il regardait seulement devant lui, comme le lui avait crié sa mère avant de le pousser hors de l'habitation.

— Cours sans t'arrêter, cours prévenir qu'ils sont revenus !

En quittant le douar, il avait seulement entrevu les ombres des autres, mais aussi les lames qui attiraient le soleil comme des miroirs, celles qui se teinteraient de pourpre, celles sur lesquelles glisserait le sang vite séché par la chaleur gluante.

Le sang...

Tout était imprégné d'une odeur tenace, fade, écœurante et déjà les mouches se posaient sur les chairs éclatées.

Il courait...

Il arriva enfin au sommet de la dernière colline, découvrit l'autre versant qui descendait vers le plateau où les soldats s'étaient regroupés, dressant leurs tentes car le soleil baissait déjà sur l'horizon.

— Halte !

Il s'arrêta net, tétanisé par le cri et ses jambes lui semblèrent devenues incapables de le soutenir.

— Tourne-toi un peu par ici, hurla Solinas en s’approchant, la Mat 49 bien callée sur sa hanche droite, culasse en arrière, prête à lâcher son acier brûlant.

Solinas s’avança d’un pas, prit le garçon par le col de sa mauvaise chemise et le fit pivoter sur lui-même, lui collant du même mouvement le canon de son arme sous le menton.

— Dis donc, tu vas peut-être me dire où tu courrais comme ça.

— Je sais pas... Loin !

— Loin de quoi ?

— Je sais pas...

— Comment tu t’appelles ?

— Ali.

Solinas éclata d’un rire gras, se tourna vers ses compagnons qui tartinaient du pâté sur de grosses tranches de pain rassis. Ils avaient entendu dire qu’au Vietnam, les Ricains recevaient du pain de mie frais tous les matins, avec leurs œufs brouillés et que, même en première ligne, on leur parachutait des boîtes de bière fraîche, pas comme les cannettes de Kronenbourg qui s’ouvraient parfois toutes seules tellement elles étaient tièdes.

— Il s’appelle Ali... D’ailleurs, ils s’appellent tous Ali ces enculés de Fels. Comme ça, quand on vous coupera les couilles, vous pouvez dire « merci Ali » sans vous tromper.

Kurt se leva lentement. Il termina sa tartine, s’essuya les lèvres d’un revers de sa main et s’approcha du garçon.

— Alors Ali, d’où tu viens comme ça en courant ?

Le sergent passa son index sur la joue du garçon, essuya le filet rouge, sec... Du sang !

Ils se fixèrent quelques secondes et le garçon passa à son tour ses doigts sur sa joue, trouvant la croûte de sang.

— Ils sont tous morts, dit-il.

— De qui tu parles ?

— Au village, ils sont tous morts... Tous...

Kurt se tourna vers Gomez qui attendait, une gourde à la main. Le sergent la prit et la tendit au garçon qui but l’eau tiède à longues goulées. Elle avait la fadeur du sang.

- Va chercher le sous-bite, ordonna l’Allemand.

Gomez fila vers l’officier qui s’approchait à son tour en roulant des épaules... Il était sorti six mois plus tôt de l’école d’application de Cherchell et sa mutation dans les parachutistes de la légion représentait le rêve de son père, invalide depuis Bir-Hakeim.

— Qu’est-ce qui se passe, Werner ?

— C’est ce gamin, mon lieutenant... Il dit qu’ils sont tous morts dans son village.

— Comment c’est ton village ?

— El Okbah.

L’officier sortit une carte de la sacoche qui pendait sur sa hanche. Il la déplia, chercha du doigt, trouva le village.

— Quinze bornes environ dans cette direction, indiqua-t-il du doigt.

Tous regardèrent la crête.

— On peut y jeter un œil, mon lieutenant, dit Kurt.

— Rentrez avant la nuit, hein... Des groupes de Fels se sont faufilés entre les mailles.

— Lui, on le prend pour nous montrer le chemin.

Le garçon ouvrit encore plus grands des yeux apeurés, hocha négativement la tête, s’accrocha brusquement à la jambe de l’officier qui fronça le sourcil et le repoussa doucement avant de prendre l’Allemand par le bras pour l’attirer à l’écart.

— Ce sont ceux de son village qui ont donné Si Hamda.

— De la représailles alors ?

— Ces fumiers de Fels ont du égorger quelques hommes pour l’exemple, pour la vengeance.

Le sergent fit une grimace.

— Alors ils sont déjà loin... Faudrait quand même aller jeter un œil, mon lieutenant ?

— Prenez le Dodge mais mollo... On a déjà eu cinq gars au tapis et quinze blessés depuis ce matin. Allez pas nous alourdir le bilan.

— Faut qu'on emmène le gosse.

Le sergent siffla et les hommes du groupe s'avancèrent. Gomez avait récupéré sa gourde et embarqué de force le garçon à l'arrière du véhicule puis il s'installa au volant. Kurt grimpa à côté de lui. Derrière, Solinas avait débâché la mitrailleuse de .30 pendant que Fanion vérifiait les bandes de cartouches tout en jetant de fréquents coups d'œil vers le jeune rescapé.

L'officier tendit sa carte.

— Par le chemin de chèvres, ça doit aller plus vite, aller-retour en deux heures max et vous restez en contact radio permanent.

Le Dodge 4x4 disparut derrière le premier repli de terrain.

Le lieutenant hocha la tête puis il se dirigea vers le groupe d'officiers qui buvaient maintenant du thé chaud en compagnie des journalistes. Malgré la chaleur encore étouffante de la fin d'après-midi, certains y avaient ajouté des rasades de cognac.

— Mon lieutenant...

Il s'arrêta, se tourna vers le légionnaire qui venait d'ouvrir une petite caisse récupérée parmi les objets abandonnés par la Katiba.

— Vous avez vu ça, mon lieutenant, des boîtes de confiture... Suffirait d'y coller l'étiquette pour en faire des vraies alors que c'est rien d'autre que des bombes, du dégueulasse, hein ?

L'officier s'approcha, prit la boîte que tenait le légionnaire. Il suffisait plus qu'à y coller l'étiquette. Les bombes artisanales du début devenaient plus sophistiquées.

— Faut prévenir les artificiers, le colon aussi pour qu'il en touche deux mots aux journalistes... C'est du dégueulasse ça !

L'éclair blanc, suivi de l'explosion sèche et ces deux moignons noircis d'où pointaient les os calcinés. Le légionnaire regardait le lieutenant qui émergea lentement du nuage de poussière, à regarder ses bras, à hurler brusquement comme une bête, de douleur et de désespoir.

On se précipita vers l'officier toujours debout, les yeux fixés sur ce qui avaient été ses mains, maintenant un magma noirci, mélange sans forme de chairs brûlées d'où commençait à sourdre un liquide rosâtre. Il regardait intensément le sol et découvrit à ses pieds ce qui restait de ses mains, trois doigts intacts, surtout le pouce et l'index, les plus importants, la pince. Il devait les reprendre pour pouvoir encore tenir son arme, la tasse de thé brûlant, le corps de sa femme. Mais avec quoi pouvait-il les ramasser ?

Les secours arrivèrent au moment où le lieutenant s'écroulait. L'aiguille pénétra la veine, injectant la morphine apaisante. Le toubib prit la tension, attentif, puis il leva les yeux vers le colonel.

— Le choc... Il est mort.

— Ca vaut certainement mieux pour lui, lâcha l'un des infirmiers qui essayait de ramasser sur le sol ce qui restait des mains du jeune officier.